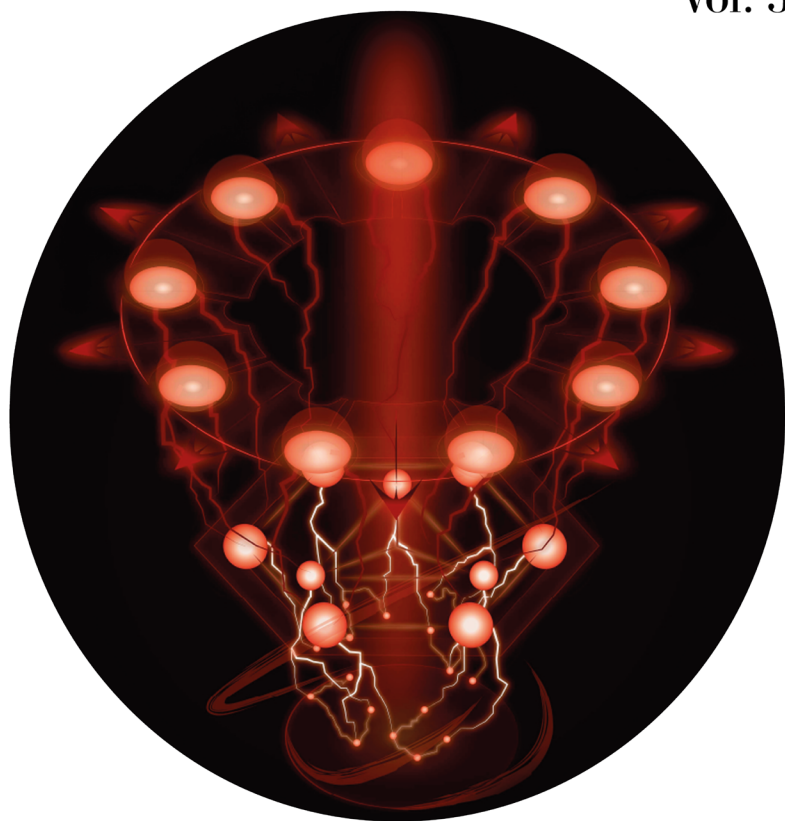


# Musinga Mwa Tiki

*Le Jeu des Anciens*

**Le Poids des Sentences**

Vol. 3



Extrait officiel






Le Jeu des Anciens

Vol.3

Le Poids des Sentences



Extrait officiel  
Spécimen interdit à la  
vente  
52 pages

©2024 Ekima Media  
4, rue de la République 69001 Lyon  
[www.ekima-media.com](http://www.ekima-media.com)

Crédits couverture : Maduta Má Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

# Musinga Mwa Tiki



*Le Jeu des Anciens*

Vol. 3

Le Poids des Sentences



Roman

**EKIMA MEDIA**  
La Guerre des Anciens  
**LGA**

# Remerciements

L'histoire d'*Ici* n'aurait pas été aussi bien ancrée dans la matière de ce pays que j'ai tant aimé : le Nigéria, si elle n'avait bénéficié de plusieurs témoignages aussi riches que variés.

Vingt-cinq ans plus tard, je n'ai pas oublié tous ceux qui contribuèrent à l'élaboration de cet ouvrage dans sa partie d'*Ici*.

Merci à ma petite Ọláyínká Olubun devenue une fabuleuse jeune femme engagée dans la vie de son pays. C'est le vœu que je formule à son égard.

Merci à celui qui me promena dans la ville de Lagos et ses environs durant ces mois si longs mais si courts aussi : *Master Táíwò*.

Merci à vous *Master Obi* et à *Mrs Ngozi*, pour vos précieuses informations sur le génie culturel et cultuel igbo.

Merci à *Mrs Glory* pour sa vision de la terre qui l'a vue naître : Calabar.

Merci à ma belle vendeuse de légumes de Maroko Market, Nnhora.

Merci à Augustin, à Clifford, Samuel, Nkiru pour les moments que vous m'avez consacré, répondant sans vous lasser à mes questions, même les plus saugrenues.

La liste est bien plus longue...

Au peuple yorùbá

*Bàbá !*

*Ìyá !*

Soyez cléments pour mes maladresses.

Pardonnez mes libertés prises sur la transmission de vos traditions séculaires.

Il y a là-bas, dans l'antique forêt d'Òyó, un Ancien qui bat la mesure sur Itótele et chante la noce mystique d'Ògún et d'Òṣun.

Je ne me suis pas invitée à la danse.

Je n'ai enfreint aucun interdit.

Humblement, j'ai attendu à l'orée de la forêt, la sortie de l'Ancien.

Il m'a demandé : « De quoi est fait ton nom ? »

Je lui ai répondu : « De fil précieux. »

Il a dit : « Si tu es le *Fil précieux*, alors remonte dans tes vies et retrouve Ìyábò. »

Au peuple yorùbá

Mon peuple

Mon sang.

# Ikaora Baŋ

## *Hémicycle des Anciens*

J'ai dormi toute une nuit pour me réveiller, aux pointes de l'aube, dans ce lieu qu'ils ont nommé : *Dibenga la Ngadí*. Il n'y a à vrai dire pas de traduction adéquate pour ce terme. Si je dis paradis, je ne ferais qu'alimenter cette vaste mystification qui n'a cessé de diviser le Monde. Et l'Espace appelé *Dibenga la Ngadí* est tout un monde. Les aspirations humaines n'y ont plus leur place, donc le terme même de paradis qui n'est qu'une aspiration humaine est impropre à désigner *Dibenga la Ngadí*.

Aux pointes de l'aube je me suis éveillée dans leur hémicycle. Pour l'heure, je n'ai de leur communauté qu'une connaissance absolument imparfaite. Je ne vois que ce qu'ils veulent bien me montrer. Et généralement, je me retrouve dans l'hémicycle où siègent 24 Anciens. Chacun d'eux occupe une place si grande qu'elle paraît à elle seule un univers entier. Entre colonnades, arcs et autres figures géométriques, l'hémicycle est donc 24 univers concentrés dans un espace qu'ils condescendent à réduire à la dimension de ma compréhension des Choses.

Leur monde n'est qu'une suite de calculs. Tout ici est soumis au compte et tout est conté en images, en symboles.

— Voici notre Jeune Petite. Elle s'interroge sur la suite des vies des *Vouloirs* inaltérés de nos Abakuŋ. Qu'allons-nous lui



dire ?

L'intervention vient de Maturité.

— Vénérable *Ancien des Destins à Venir*, que lui as-tu transmis ?

— Je l'ai menée au cœur des préparatifs du troisième épisode de *La Guerre Indicible*.

— *La Guerre Indicible* balaie l'artificielle félicité des innocents de ce monde, incorrigibles rêveurs vautrés dans les douceurs de l'*Effet* ! Mais cela ne saurait être ! Car la mère sacrifiée par deux fois se révolte !

— Oui ! Révoltée elle est !

— Dans sa révolte elle a fermé ses entrailles afin que le *Vouloir* de Jín Kalon ne s'y réfugie pas ! Jeune Petite ! Tu parles du Jeu que nous menons sur les terres millénaires du pays des Òbè que vous appelez Nigéria. Tu nous as réunis *Autour de la Femme* et nous sommes satisfaits de ta transcription. Notre vénérable *Ancien des Destins à Venir* t'a ensuite portée à l'intérieur des histoires frémissantes qui annoncent la fin d'une ère et le début de la troisième grande bataille entre *Wuzán* et *Kara Ikuñ*.

— Mais cela ne saurait être ! Vers l'arrière nous devons nous tourner.

— Jeune Petite ! Tu dois évaluer *Le Poids des Sentences* imposées à Àiná et à Àjàní. Car ils ne sont point satisfaits par les deux choix de leur fille. Ni *Oláyínká*, le choix d'une vie ni *Autour de la Femme* n'ont pu les convaincre d'incarner Jín Kalon. Quelle victoire pouvons-nous espérer si nos guerriers cosmiques ne participent pas à *La Guerre Indicible* de ce début de siècle ?

— Tiens-toi prête pour la troisième partition. Celle-ci appartient à *L'Ancienne des Résolutions*. Àiná a choisi la

sienne. Elle tire sa force de la nuit des édits attribués aux augures qualifiés de divins. Elle jauge la valeur des choses et ne se satisfait point de teintes passées des jours sans consistance. Le vénérable *Anciens de toutes les Causes Perdues* est ton guide. Regarde !

Pour la première fois, je vois un grand feu au milieu de l'hémicycle. Ce dernier disparaît et nous voilà projetés ailleurs. Un ailleurs qui se révèle à mes yeux émerveillés comme une grande concession entièrement construite en briques de terre ocre.

Elle est majestueuse, fièrement coiffée d'une paille admirablement façonnée et dont la couleur rappelle l'or trouble en cours d'épuration.

Le grand feu brûle cette fois-ci sous un arbre. Inutile de dire que ce *Gardien des vies* est plus que millénaire. Autour du feu, assis sur leurs trônes, les Anciens donnent l'impression d'être absorbés par la flamme droite qui s'élève sans fléchir comme à la conquête de l'esprit du vent qui s'est fait clément.

J'observe, silencieuse. La parole m'est rarement donnée. Et pour cause ! Je ne suis qu'un canal et il m'est simplement demandé de voir, d'entendre et de transmettre. Un Ancien s'est levé. Il tient dans sa main droite une canne à l'ouvrage complexe. Il se rapproche de moi de son pas glissant. Je ne sais pas s'ils sont dotés de pieds sous leurs longues tuniques indigo, tant ils me donnent de tout temps l'impression de flotter en avançant.

Voici l'Ancien devant moi. Il me dit :

— Je suis Celui qui conserve la *Mémoire* de toutes les *Causes Perdues* de ton monde du *Milieu*. Tu es devant le palais de l'un des nôtres. Il a choisi, il y a plusieurs millénaires,

de revêtir l'habit qui est le tien afin de sauver quelques causes bien perdues.

*L'Ancien des Causes Perdues* lève lentement sa canne. Je m'aperçois avec un effroi bien réel qu'il s'agit en fait d'un serpent ! Il connaît sûrement ma phobie de cette espèce-là ! Sacre Ñambé ! Réveille-moi et soustrais-moi à la vue de cette entité qui me terrorise ! Ils ont perçu mon trouble.

— Retiens bien ceci : trois fois tu as été mordue par les plus venimeux et deux fois tu as échappé à l'étreinte d'Ova<sup>1</sup>. N'est-elle pas ta mère ? Pourquoi redouter ses messagers ? Revenons à ce palais et à celui qui l'a habité il y a plus de quatre cents ans selon vos comptes. Pour cette incarnation, il s'appelle Àjàní Orobiru Àriyò-Ológun. Regarde...

J'obéis. Je vois. J'entends.

Des vies entières, séquence après séquence, deviennent mes vies.

Des images aux contours bien précis s'impriment dans ma mémoire dans l'attente d'être comprimées à l'intérieur des mots.

Des voix aux multiples tonalités s'élèvent comme une litanie sans fin où revient la même exigence : le droit à la vie.

Ce n'est pas le prince héritier Àjàní Orobiru Àriyò-Ológun dans son palais vieux de plus de quatre cents ans qui s'impose à moi, mais l'image éternelle de la femme, fille, sœur, mère et épouse.

Et cette femme porte le plus beau des noms. Je l'ai rencontrée dans la *Mémoire Oubliée des Anciens* où elle demande simplement un droit à la vie. Elle porte en elle le passé et le présent pour un futur aux couleurs de l'espoir pour des

---

1. La Mort comme entité en langue Jiran.

générations entières nées sous le soleil d'un continent aimé à la déraison par les Dieux du *Milieu*. On l'a nommé Afrique. Les Anciens me disent : Kédura. La Terre originelle de NuBi, celui qui Sait ! Et NuBi est Ntu, celui qui ne se détermine pas.

Voici Àiná qui incarne un principe immuable, l'Espérance.

Il brille sans faiblir et brûle tout alentour... le soleil enveloppe Ipe Akoko de ses filets aux mailles étroites.

Allons à Ipe Akoko à la rencontre d'Àiná.

**DE L'ÉMANCIPATION D'UNE JEUNE  
FILLE NOMMÉE ÀINÁ**

# CHAPITRE I

## *Mise en place d'une vie de souffrances.*

Cette année-là, la fête des ignames n'avait pas soulevé un enthousiasme extraordinaire. Les gens d'Ipe Akoko manifestèrent leur joie par habitude. Elle fut mitigée, rentrée au-dedans d'eux comme une douleur qui n'aurait pu s'extérioriser pleinement. La saison sèche avait régné dans leurs villages durant quatre longs mois. Les plants d'igname s'étaient desséchés.

Les villageois assistèrent à leur agonie, neutralisés et fatalistes. Les prêtres de la Tradition, confrontés à la sécheresse, ne purent soutirer de la couverture nuageuse que des gouttes d'eau aussitôt évaporées. Cependant, ces pluies fulgurantes avaient permis la repousse inégale des ignames. Les récoltes eurent lieu à l'heure convenue. Mais les grands paniers restèrent rangés derrière les maisons. Les filles et leurs mères préservèrent leur dos, dispensées par la moisson désastreuse, de porter ces lourds récipients. Elles adoptèrent la corbeille souple, habituellement utilisée pour la récolte du maïs et du manioc.

Les ignames étaient rabougries. Pourtant, on les déterra dans le même recueillement. On les porta et on les entreposa dans les greniers. Les gens d'Ipe Akoko se rendirent à Àkuré pour fêter la récolte désastreuse qui augurait des mois difficiles.

Comme leurs compatriotes, ils défilèrent dans les rues et remercièrent les dieux. Durant ces festivités, ils oublièrent l'ombre de la famine et burent plus que de raison.

Quand les ténèbres s'étendirent enfin sur les chemins de poussière et les sentiers menant aux champs, les femmes traînèrent leurs époux dans les maisons où ils prirent toute une nuit pour se relever de leurs amères libations.

Le mois d'août s'installa dans la concession d'Ìdòwú Ayòtúndé. Conscient de ses responsabilités de chef, il se retirait davantage dans la lecture des augures d'Ifá, un don hérité de ses ancêtres, tous d'émérites prédicateurs ayant cumulé de manière exceptionnelle, les fonctions de dirigeant à ceux de prêtre des Òrìṣà.

Il avait lu le destin de ses filles aînées de nombreuses fois. Il avait vu dans chaque *Odu*, la trame de leurs vies exceptionnelles. Il avait contemplé les drames attachés à leurs pas, impuissant et neutralisé par ces deux destins glorieux mais tragiques. Contraint de garder le secret sur ces augures, il avait vaqué à ses occupations, le cœur lourd, la tristesse logée au fond de son œil. Sa femme Kémi et lui avaient neuf enfants. Ceux-ci, bruyants, frondeurs et insoucians partageaient avec leurs parents la grande concession de la chefferie. Bien qu'ils ne fussent pas riches, ils réussissaient à nourrir leur progéniture ainsi que les nombreuses personnes attachées à la principauté. Car il y avait toujours un notable, un sujet d'Ipe Akoko généreux et reconnaissant qui ramenait dans la concession des produits allant d'un sac de riz aux fournitures scolaires en passant par quelques billets de banque, un mouton ou un coq qui allait fièrement se pavaner dans la basse-cour remplie de poules prêtes à augmenter le nombre de poulets. Àiná était leur aînée. Elle allait avoir quinze ans. Àiná était

fine. Son corps gagnait en maturité, résultat d'une vie saine où l'exercice physique conditionnait les différentes tâches assignées aux adolescentes. C'était une jeune fille obéissante, n'ayant pas dépassé le niveau élémentaire de l'apprentissage de la langue anglaise qu'elle ne maîtrisait pas.

Plutôt douée pour la couture, la jeune fille avait abandonné l'école pour s'adonner à sa passion avec la bénédiction de ses parents. Non qu'Ìdòwú fût incapable de subvenir aux besoins de sa famille. Hélas ! il vivait sous le poids des sentences depuis son jeune âge. Une implacable prophétie lui interdisait tout travail manuel lucratif. Son père, alors chef à cette époque, avait tâché de dévier la prémonition en l'initiant aux joies de la chasse, à la seule condition que le produit de ses battues fût offert sans contrepartie financière. Il avait excellé dans le domaine, devenant le pisteur le plus puissant de la contrée.

À vingt-huit ans, répondant à un appel secret, il avait parcouru des centaines de kilomètres, sortant de son royaume pour pénétrer dans les terres saintes et royales d'Òşogbo. C'est en ces lieux que son destin avait croisé celui de Kémi, jeune princesse en fuite après avoir été à l'origine d'une abominable tragédie.

Et les oracles s'étaient livrés aux humains en émettant de nouveaux édits assortis de sentences en cas de désobéissance. Kémi et Ìdòwú s'y étaient soumis et avaient accepté leur sort, plutôt heureux d'être ensemble.

Interdite d'exercer un quelconque commerce directement, Kémi, désireuse d'améliorer leurs conditions de vie, avait fait construire une petite boutique qu'elle garnit de produits de première nécessité avant d'en donner la gestion à l'un des fils d'une famille amie et fidèle. Chaque mois, elle se rendait



à Àkúré, capitale d'Ondò State, pour y effectuer ses achats. Ce commerce leur permettait de compléter les besoins de la famille.

Kémi lissa les plis de son pagne. Elle respirait profondément en marchant. Elle aimait cheminer pieds-nus. Son pas avait l'agilité de celui d'une pucelle, comme aimait à lui dire son mari. Elle était petite et mince. À la voir, nul n'aurait pu imaginer qu'elle avait mis neuf enfants au monde dont des jumeaux. Àiná suivait sa mère et portait, bien en équilibre sur sa tête, une cuvette remplie d'ignames. Les deux femmes, en revenant du marché avaient croisé la vieille Adélémoni qui depuis des années, n'avait jamais manqué de leur apporter des ignames à chaque récolte. Cette époque calamiteuse ne l'avait nullement dissuadée d'accomplir son rituel. L'adolescente l'avait aussitôt soulagée de sa charge tandis que Kémi, gentiment sermonnait la vieillard. Fermement, elle fut reconduite dans sa case. Dame Kémi préleva du grand cabas porté par l'un des garçons de la cour deux morceaux de savon, de l'huile et du poisson qu'elle déposa dans la cuisine d'Ìyá Adélémoni. Après des protestations de vigueur et des remerciements de part et d'autre, la princesse, sa fille et leur suite reprirent la route.

La jeune femme se rappela alors la dernière conversation qu'elle avait eu avec son mari. Celui-ci lui confiait d'une voix ferme qui n'appelait aucune riposte, ces mots énigmatiques :

— Nous allons recevoir la visite de ta sœur Fúnmiláyo. Elle emmènera Àiná à Lagos. Les prédictions des Ifá s'accomplissent. Peu important nos sentiments et nos avis. Une reine doit naître.

Habitée depuis des années à ne pas contredire les prédictions de son mari, Kémi avait consenti sans poser de questions.

Elle savait qu'il ne lui en dira pas plus tant il était vrai que des forces puissantes œuvraient inlassablement pour contrarier cette naissance, à défaut de remplacer la véritable mère par une autre de pacotille. C'était déjà la tentative désespérée d'Abíòdún Olúwásanjò qui travailla avec acharnement pour que cette pucelle bénie fût sa petite-fille Fúnmiláyo. Le père de la reine ayant été clairement identifié, le choix de la mère n'avait reposé que sur une certitude : elle devait être issue de la famille royale Ogo-Olúwá d'Ìwó.

Kémi n'avait, à vrai dire, jamais eu le cœur à s'intéresser à cette prophétie qui lui valait d'être confinée dans un village loin des siens et de son royaume. Au fil des ans, elle avait même pris en grippe ces oracles en demandant à sa divinité tutélaire, Oṣun, d'en délivrer sa famille, notamment ses filles. Ses suppliques avaient été apparemment vaines, puisque sa sœur qui se faisait désormais passer pour l'aînée des enfants Ogo-Olúwá, allait débarquer dans sa concession. Elle devait cette visite annoncée à l'indiscrétion d'Olúṣolá, le petit-frère de son époux.

Sans véritablement s'adresser à sa fille, elle entreprit un long monologue et dressa, d'une voix dépourvue de passion, le tableau de la vie qu'elle menait auprès de son mari. Elle songea à Fúnmiláyo, riche et insouciant dans la grande ville de Lagos et se demanda si les prévisions de son époux allaient se réaliser. Courageusement, elle appela sa fille et lui parla de sa tante. Un grand destin l'attendait à Lagos.

Un mois plus tard, Dame Fúnmiláyo arriva à Ipe Akoko. Sa voiture neuve se gara devant la concession d'Ìdòwú dans un long crissement de freins. Le chauffeur en descendit vivement et courut ouvrir la portière.

La famille Ayòtúndé était dans la cour pour accueillir

*Anty*<sup>1</sup> Fúnmi. Kémi associa le volume du véhicule à la corpulence de sa sœur. D'un geste précautionneux, la visiteuse posa ses pieds, chaussés de sandales rouges sur le sable. Elle portait des pagnes blancs brodés qui enrobaient sa silhouette lourde avec une certaine élégance. Sa démarche était posée.

Les deux sœurs s'observaient d'un air mesuré. Les années avaient embelli l'une et ravagé l'autre. Car, nonobstant son embonpoint et sa richesse, Fúnmiláyo paraissait bien misérable à côté de sa sœur aînée à la silhouette affinée par le dur labeur d'une vie saine. Leur accolade manquait singulièrement de chaleur. Chacune avait en mémoire les événements tragiques ayant motivé leur séparation. *Chief* Ìdòwú n'avait pas quitté le sanctuaire.

Àiná et sa sœur Yẹmi regardaient leur tante, véritablement impressionnées par sa grosseur phénoménale et ses atours.

Yẹmi confia à son aînée qu'elle aurait bien voulu être à sa place et partir pour Lagos. La jeune fille était convaincue qu'elle deviendrait facilement aussi corpulente et aussi fortunée que sa tante Fúnmi.

Lagos était un paradis réservé aux audacieux. Lagos transformait les gens de manière spectaculaire. Mais Àiná était dans un tout autre état d'esprit. L'enthousiasme de sa cadette n'arrivait pas à diminuer l'appréhension qui l'habitait.

Le chauffeur ouvrit le coffre et en sortit les provisions. Les serviteurs de la cour s'empressèrent de lui prêter main forte.

Kémi et Fúnmi s'étaient installées sur la grande véranda avant, entourées de quelques adultes. Parmi ces derniers il y

---

1. *Anty* est une déformation du mot anglais *aunt*, qui signifie tante. Marque de respect couramment utilisée à la place de Madame.

avait Olúṣọlá, deux notables et trois dames de la cour. La moue dédaigneuse affichée par Dame Fúnmiláyọ tira un sourire dérisoire à l'homme qui représentait son frère aîné ayant catégoriquement refusé de rencontrer sa belle-sœur.

— Où est Ìdòwú ? demandait fort à propos cette dernière d'un ton sec.

— Notre chef nous charge de te recevoir, lui répondit plaisamment Olúṣọlá, nullement affecté par le comportement incommode de la grosse dame.

La réputation de Fúnmi n'était un secret pour personne. Et tous les participants à la réunion avaient reçu des ordres stricts. *Chief* Ìdòwú ne s'était pas réfugié dans son sanctuaire par simple caprice. Il y travaillait activement car sa belle-sœur, efficacement « armée » par son ténébreux grand-père, avait franchi le pas de sa concession chargée de sortilèges pour l'accomplissement de ses sombres desseins.

— Àiná est une petite très obéissante et intelligente. Vas-tu l'envoyer à l'école ? s'enquit l'une des dames, jeune tante d'Ìdòwú.

Dame Fúnmi émit un petit son traduisant son dépit et regarda celle qui lui posait la question d'un air dédaigneux.

— Si elle est intelligente elle ira à l'école. Je suis venue pour aider Kémi.

— Personne ne te l'a demandé ! riposta l'épouse d'Ìdòwú d'une voix glaciale.

— Personne ici ne t'a appelée à l'aide, n'est-ce pas ? N'as-tu pas confié à Olúṣọlá que tu voulais te charger de l'éducation d'Àiná ?

L'intervention venait de l'un des hommes.

Dame Fúnmiláyọ ravala promptement la réplique cinglante qu'elle était sur le point de libérer. Elle comprit que

ses manigances risquaient d'être découvertes si elle s'obstinait à vouloir s'imposer à ses hôtes en exhibant ses richesses. Une opulence dont elle jouissait sans toutefois la posséder. Profondément consciente qu'elle vivait de la charité de celui qu'elle faisait passer pour son époux, elle avait adopté, au fil des ans, une attitude condescendante envers tous ceux qui ignoraient la réalité de sa cohabitation avec le père de ses enfants.

Quatre mois plus tôt, elle avait rencontré Olúṣọlá à Anthony Village, au cours d'une fête consacrée aux grandioses funérailles du chef de cette localité. Convaincue qu'il ignorait son rôle dans la disgrâce et l'exil de sa sœur, elle s'était empressée de lui demander des nouvelles de cette dernière. Informé de la présence du beau-frère de Kémi dans la ville par sa petite-fille, Olúwásanjọ s'était empressé d'élaborer une parade pour diminuer, une fois de plus, les chances de Kémi en la contrôlant à travers l'une de ses filles. Son choix s'était porté sur Àiná. Après moult préparatifs, Fúnmi reçut enfin l'ordre de son grand-père pour se rendre à Ipe Akoko.

Obnubilé par ses ambitions démesurées, le nécromant avait fini par croire que sa puissance dépassait et de très loin celle de ses adversaires. Il fut ainsi incapable de voir qu'il y avait dans l'ombre des forces bien plus subtiles qui contrariaient ses efforts. Et celles qui entouraient Dame Fúnmiláyo dans la cour de *Chief* Ìdòwú n'étaient point de pacotille. Mais pour l'heure, la grosse dame se croyait en terrain conquis et à l'abri de toute attaque.

— C'est vrai que tu ne m'as rien demandé, ma sœur. Je suis venue pour que nous oublions nos problèmes. Ce n'est pas de ta faute si...

— Si tu oses prononcer ce nom ici, je te chasse de ma

maison et jamais plus tu n’y mettras les pieds, Fúnmi !

L’intervention de Kémi ne surprit personne sauf bien entendu celle à qui elle était adressée. La concernée sentait monter, tout au fond de son cœur, une crainte diffuse. Effarée, elle comprit que les années qui s’étaient écoulées après la mort tragique de leur petite-sœur, n’avaient nullement effacer chez Kémi le souvenir d’une trahison qu’elle assumait pourtant dignement.

— Je comprends ! Je comprends, ma sœur ! Je te demande, même à genoux s’il le faut, que tu me confies ta fille, Àiná. Je promets de la traiter comme ma propre fille et de l’envoyer à l’école. Réconcilions-nous pour le bien de nos familles et apaisons l’âme de nos défunts. Je te le demande humblement.

— Nous crois-tu si éloignés de Lagos pour ignorer ce qui s’y passe, Fúnmi ? Depuis quand es-tu l’aînée des enfants d’Ogo-Olúwá ? Quand ta mère a-t-elle été épousée avant la mienne ? Vas-tu continuer à raconter des mensonges sur mon nom et sur ceux de mes parents ? Qui ignore les lignées royales d’Ajosun et d’Ewuare d’où est issue Àiná ma mère ? Peux-tu en dire autant de celles de ta mère ? Je te confie ma fille à la seule condition que tu cesses de déshonorer ma naissance pour cacher la tienne sujette à caution.

Dame Fúnmiláyo libéra un cri pathétique et s’agita. Elle perdait de sa superbe devant l’insoutenable vérité qui la rattrapait dans la cour de sa sœur aînée. Son cœur douloureux lui rappelait toutes les manigances élaborées à la fois par son grand-père et elle-même pour ternir la réputation de Kémi. La tête inclinée, elle n’eut pas d’autre solution que d’accepter sa défaite. Elle ne perdait pas de vue l’objet de sa mission et elle promettait de faire payer au centuple sa nièce la cuisante humiliation subie.

La conversation reprit sur un ton plus calme. En promenant les regards dans la cour, Dame Fúnmi vit que les provisions rapportées à sa sœur avaient été entassées sous l'imposant safoutier occupé par une dizaine de personnes inconnues.

Il lui tardait de quitter Ipe Akoko. L'accueil qui lui avait été réservé n'était pas des plus cordiaux.

— Puisque tu nous supplies, en toute bonne foi, de te confier notre fille, nous allons accéder à ta requête. Tu as promis de la traiter comme l'enfant né de tes entrailles. Nous te croyons, conclut Olúṣọlá.

Dame Fúnmiláyo remercia, tira de son sac à main une grande enveloppe remplie de billets de banque et la tendit à sa sœur. Kémi n'esquissa aucun geste pour s'en emparer. Elle darda un regard exaspéré sur sa sœur et lui dit :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut donner cet argent. Je n'ai reçu de mon époux aucune instruction à ce sujet.

Des murmures d'approbation s'élevèrent. La petite-fille d'Olúwásanjọ éprouva un profond malaise face au refus qu'elle n'avait pas envisagé. Embarrassée et déroutée, elle demeura durant plusieurs secondes immobile, puis lentement, elle se tourna vers Olúṣọlá et, d'un geste mal assuré, lui présenta l'enveloppe. Aucune parole ne semblait vouloir franchir ses lèvres serrées.

— Donne un nom à ta générosité, Fúnmiláyo !

La grosse dame faiblit. La peur de l'échec s'ajouta à la gêne et à l'humiliation. Il lui fallait trouver une excuse, une parade pour amener ces gens vivant dans des conditions de vie précaires, à accepter son argent. Un étonnement sans nom prenait le pas sur les autres sentiments. Que vivait-elle comme expérience inédite ? De pauvres gens lui opposaient une ligne de conduite incompréhensible !

— C'est...pour aider, balbutia la pauvre femme au bord du malaise.

Elle transpirait à présent à grosses gouttes sous ses dentelles onéreuses. Tous l'observaient avec une impassibilité à toute épreuve.

— Fúnmiláyo Ogo-Olúwá, élève Àiná comme ta fille. Cela nous suffit.

La main qui tenait l'enveloppe trembla. Toute pensée cohérente avait déserté le pauvre cerveau de la citadine qui des heures plus tôt, se berçait d'illusions sur l'accueil triomphal auquel elle avait naïvement cru avoir droit. Sa mémoire particulièrement sélective venait de lui jouer un tour pendable. Et il lui fallut plusieurs secondes pour qu'elle comprît que sa sœur et sa belle-famille venaient de refuser l'argent spécialement « préparé » à leur intention par son grand-père. Or, la condition essentielle pour le succès de leur complot contre Kémi et sa descendance était l'agrément de ce don qui symbolisait « l'acceptation spirituelle » de la victime de ses prochaines misères. Que faire ? se demandait Fúnmiláyo nageant en pleine panique. Déstabilisée, elle supplia ses interlocuteurs, les larmes aux yeux.

Au bout de quelques minutes, Olúṣolá prit l'enveloppe et tous perçurent le soulagement de l'éplorée, incapable de dissimuler sa joie pour le succès de sa mission. Comme elle fut naïve ! Loin donc de savoir que c'est elle et son grand-père qui venaient de contrarier, de manière irrémédiable, leurs propres projets, la dame, satisfaite, déclina l'invitation à partager le repas de ses hôtes. Elle avait retrouvé sa morgue sous le regard indifférent de ses interlocuteurs. Les hommes se levèrent et prirent congé de la visiteuse.

Olúṣolá et l'un de ses cousins se rendirent à l'arrière-



cour où ils trouvèrent Ìdòwú et deux autres hommes. La grand-mère du chauffeur de Fúnmiláyo était non seulement d'Ipe Akoko mais aussi la tante d'Ìdòwú, une information capitale que cette dame n'avait jamais sue. Il était à son service depuis bientôt deux ans et régulièrement, à l'insu de Kémi, il fournissait à *Chief* Ìdòwú les renseignements sur sa patronne. Olúṣolá n'avait pas rencontré Fúnmiláyo par hasard à Anthony Village. Il accomplissait la mission confiée par son frère aîné. Le jeune conducteur s'appelait Peter, né d'un père yorúbá chrétien, il avait grandi auprès de ce dernier dans son royaume d'origine, celui de Lagos. N'ayant jamais été assidu au village de sa grand-mère maternelle, seuls quelques adultes connaissaient sa véritable identité. Celle-ci devait être ignorée de tous afin de préserver le secret de la contre-offensive mystique conduite par plusieurs Maisons royales contre Olúwásanjò et ses comparses.

Peter était honoré de tenir un tel rôle dans cet écheveau d'intrigues destinées à protéger Àiná à son insu. D'après les recommandations du chef, sa fille devait ignorer les véritables raisons de son départ pour Lagos et aussi l'identité du chauffeur de sa tante, jusqu'au dénouement du sombre complot ourdi bien avant sa naissance.

Olúṣolá tenait l'enveloppe dans sa main gauche quand il s'assit à côté de son frère aîné qui l'invita à la déposer sur le plateau en bois ouvragé posé à même le sol. Les incantations libérées par l'émérite *Áwo* furent brèves. Il préleva, dans un pot d'argile, une pincée de poudre ocre et en saupoudra le pli sous le regard attentif des participants à la cérémonie. Le rituel fut suivi par un moment de silence que rompit l'officiant en prononçant ces phrases :

— La survie de la fille de ma fille repose désormais sur

toi, petit-fils mien. Que ta main ne faiblisse pas. Assure-toi que cet argent soit retrouvé par sa propriétaire dans dix ans. Olúṣolá, appelle Túndé et Fẹ́mí. Ils doivent distribuer tous les produits apportés par Fúnmiláyo aux plus nécessiteux. Qu'il ne subsiste dans cette cour aucune trace de ces derniers, même pas un sac d'emballage. Nul désormais dans ce village ne s'enquerra des nouvelles d'Àiná. Que sa vie nous demeure cachée jusqu'à la naissance de la reine attendue. Aucune épreuve ne viendra à bout de son destin. Fúnmiláyo a, de ses propres mains, introduit la mère de la reine dans son foyer. Qu'il en soit ainsi !

Quatre murmures approuvèrent les sentences. *Áwo* Ìdòwú regagna son sanctuaire. Son petit frère s'empressa d'exécuter la tâche confiée après avoir conseillé à Peter de rejoindre l'avant de la cour.

Les adieux furent rapidement accomplis. Àiná, munie de son maigre bagage, se tenait à quelques mètres de la voiture en compagnie de sa petite-sœur Yẹ́mí. Kẹ́mí et les tantes de son époux marchaient aux côtés de Damé Fúnmiláyo. L'atmosphère était particulièrement pesante. Il tardait véritablement à cette dernière de se réfugier dans l'habitacle frais et luxueux de sa Mercedes. De furieuses envies de vengeance l'animaient sûrement. C'est sur sa nièce qu'elle compatit désormais soulager ses multiples frustrations ainsi que les vexations subies depuis tant d'années. Quand elle croyait avoir atteint un objectif obscur, un événement imprévisible venait inévitablement contrarier sa victoire. Mais dans le cas précis, malgré la prétention affichée par sa sœur aînée, il n'en demeurait pas moins qu'elle vivait dans des conditions modestes. Comment aurait-elle pu résister à l'énorme somme d'argent contenue dans l'enveloppe que

son beau-frère avait fini par accepter ? Un sourire méprisant fleurit sur ses lèvres. Elle lutta contre l'envie d'émettre un commentaire désobligeant et embarrassant. Il sera toujours temps de clamer sa victoire sans faille à cette aînée qu'elle haïssait tant.

Peter invita sa jeune tante à déposer son bagage dans le coffre du véhicule. Kémi et les deux femmes qui l'encadraient regardèrent la voiture quitter la concession. Aucune ne leva la main pour saluer. Seule la jeune Yémi, dans l'ignorance de l'abominable tragédie attachée aux pas de sa sœur, se prit à rêver

Ingénue et enthousiaste, elle imaginait pour Àiná une vie palpitante qui mènerait de grandes études pour enfin se marier à un homme riche. Celle-ci aurait une plus grosse voiture que sa tante. Cette espérance habitait les autres membres de la concession.

Mais pour ceux qui étaient avertis, le départ de l'adolescente marquait le début d'une bataille mystique d'une ampleur inédite. *Chief* Ìdòwú savait que sa fille allait vivre des moments pénibles et sombres. Il savait qu'elle servirait de bouc-émissaire à celle qui passait officiellement pour sa tante. Mais, qu'importaient ces sévices corporels si au bout du compte la Prophétie se réalisait ?

Deux heures après le départ d'Àiná, un émissaire venu du royaume d'Òyó franchissait le seuil de l'antique sanctuaire dédié à Òriṣà Ṣàngó. Entouré par les initiés de son village, *Áwo* Ìdòwú le reçut. Le messager posa sur le plateau des offrandes le précieux cadeau, gage d'une alliance qui allait être révélée aux Hommes plusieurs années plus tard.

— Que nul, ni parmi les vivants ni parmi les habitants du royaume de nos Ancêtres, n'émette une sentence qui souil-

lerait la voie choisie par celle qui arrive ! Voici Òyó chez Ìyanuolúwa-Ayòtúndé.

Les hommes Ayòtúndé acceptèrent le présent et donnèrent leur accord.

— Elle ne sera point livrée à elle-même. Notre fils y veillera. Alors, retournons dans l'ombre et laissons la Prophétie s'accomplir, conclut le messager.



Le voyage d'Àiná dura quatre heures. Ils atteignirent Anthony Village à la tombée de la nuit. Fúnmiláyo faisait croire à tous, depuis plusieurs années, qu'elle était mariée à un riche et puissant homme d'affaires, prince héritier du royaume d'Òyó, *Chief* Àjàní Àriyò-Ológun. Le domaine de ce dernier s'étendait sur près de dix hectares. Le prince Àjàní y avait bâti une résidence de trois étages de très belle facture, deux autres villas dévolues aux invités, une piste d'hélicoptère, un mini complexe sportif, un parc automobile, une piscine olympique et bien d'autres bâtiments. Tout y était somptueux mais sobre, à l'image du propriétaire des lieux. Les lourdes portes s'ouvrirent devant Àiná. Fúnmi observait sa nièce et ne semblait pas heureuse de l'image que lui offrait la paysanne d'Ipe Akoko. Elle avait deux filles et deux garçons. Mise à part Òlórufémi son second fils, aucun de ses enfants ne pouvait rivaliser de finesse et de beauté avec la jeune fille.

Àiná fut conduite au *Boys' quarter*<sup>1</sup> par une servante. Mais

---

1. *Boys' quarter* désigne les dépendances contenues à l'intérieur d'une résidence et réservées aux logements des employés.

c'est bien plus tard qu'elle comprit sa condition de bonne à tout faire. Jamais, on ne lui reconnut son lien de parenté avec la maîtresse des lieux.

Les quartiers des employés étaient luxueux pour Àiná d'Ipe Akoko. On lui alloua un matelas avachi sur le sol d'une chambre occupée par Glory, l'une des femmes de ménage. Celle-ci lui souhaita la bienvenue et l'aida à s'installer.

La jeune femme divisa la chambre en deux parties à l'aide d'un rideau accroché à une corde de nylon bleu. Àiná s'assit sur son matelas et n'en bougea plus. Elle attendit qu'*Anty Fúnmi* vînt la chercher. Comme l'heure du repas approchait, Glory lui proposa de partager son dîner. La jeune fille accepta avec reconnaissance.

Au moment de se coucher, elle étala un pagne, tiré de son bagage, sur la couche moite et s'y allongea.

Le sommeil l'emporta rapidement. Au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un cri et mit un moment à en comprendre l'origine : derrière le rideau immobile, Obi, l'un des employés de la maison, avait rejoint Glory. Àiná avait été préservée d'une promiscuité remplie d'équivoques dans la concession familiale où les jeunes filles étaient protégées de telles situations. Désormais, son innocence conservée sous l'œil vigilant de ses parents allait être mise à très rude épreuve. Perturbée par cette première découverte, l'adolescente mit du temps à se rendormir.



Le lendemain matin, sa tante dépêcha une servante auprès d'elle. On l'introduisit par la porte de la cuisine. Debout dans

la grande pièce, Àiná admirait, sans retenue, l'ensemble des installations disposées dans l'espace. La voix d'*Anty Fúnmi* s'éleva. La jeune fille accourut, prête à obéir et heureuse que sa tante se fût souvenue d'elle. La grosse dame présidait une table garnie d'un impressionnant assortiment de plats. Ses quatre enfants l'entouraient. Abíodún l'aîné, portait ses treize ans avec la lourdeur d'un hippopotame repu.

Ọlọrunfẹmi le second, âgé de douze ans, avait toutes les apparences d'un cygne majestueux au milieu d'une couvée de canards bien trop nourris. Táíwò Adérónkẹ et Kéhìndé Fúnmiláyo renommée Sisi, avaient onze ans et pesaient plus de soixante kilos chacune. Comme leur frère aîné, elles calquaient leur attitude sur celle de leur mère. Àiná jugea l'embonpoint de ses trois cousins extraordinaire. Ils lui parurent bien gros. Dans son esprit, elle les compara à ses frères, à ses sœurs et les jugea vraiment obèses. Elle estima néanmoins qu'Ọlọrunfẹmi était le plus beau et le plus sympathique.

Ses cousines se livraient au même exercice en la jaugeant comme une parente pauvre ramenée du village pour les servir. Táíwò dont le nom usuel était Rónkẹ, la regardait sans détours. Àiná n'avait pas encore conscience de sa grande beauté. Elle ne comprenait donc pas que sa musculature déliée, résultat d'une vie de saine, suscitait un puissant sentiment de jalousie dans les cœurs de ses cousines. Ce n'était pas de la bienveillance qui rétrécissait les yeux porcins de Rónkẹ. Même à cet âge jeune, les jumelles étaient de formidables mégères, mesquines, vindicatives et querelleuses. Elles se servaient de leur poids, mais aussi de leur taille pour intimider, frapper et soumettre. De véritables terreurs vivantes, redoutées par tout le personnel. Et Àiná,

bien qu'elle fût plus âgée n'allait nullement échapper à cette force juvénile soutenue par la maîtresse des lieux. Après avoir durement évalué sa parente pauvre, Adérónkẹ décréta qu'elle ne l'aimait pas. Elle se détourna de la silhouette fine avec un dédain manifeste. Son angoisse absurde augmenta son appétit. Elle s'empressa donc de remplir son assiette de beignets au beurre, accorda toute son attention à ce festin matinal et se désintéressa de sa cousine.

Àiná croisa le regard d'Ọlorunfẹmi. Il la gratifia d'un grand sourire de bienvenue et eut droit de la part de sa mère à une mise en garde. Le jeune garçon ignore cette dernière. Il quitta sa chaise et vint saluer la parente.

— Bonjour ma chère sœur. Je suis Ọlorunfẹmi. Mais on m'appelle Bà'Ọlọ par respect à notre grand-père dont je porte le nom.

Àiná adressa un pauvre sourire à son cousin. Elle lut dans ses yeux particuliers l'affection qu'il lui portait parce qu'ils étaient parents. Il était déjà grand, avait un grain de peau plus clair et des traits réguliers. Elle conclut qu'il devait certainement ressembler à son père, le redouté *Chief* Àjàní Àriyọ-Ológun pour l'heure en voyage d'affaires.

— *Bàbá* ! gronda Dame Fúnmiláyo à l'intention de son fils.

— *Ìyá*, j'ai tout de même le droit de saluer ma sœur ! riposta l'adolescent d'une grosse voix.

— Àiná n'est pas ta parente ! rugit Rónkẹ.

— Vous êtes de plus en plus insupportables dans cette famille. Demain je retourne aux États-Unis. Bienvenue Àiná et tu peux compter sur moi si tu as besoin d'aide.

Sur ces paroles, Ọlorunfẹmi sortit de table et regagna le dehors sans plus prêter attention aux appels de sa mère.

Les trois femmes regardaient à présent la jeune fille d'un air colérique. Abiòdún, l'aîné des enfants Àriyò évaluait Àiná d'un œil concupiscent, et profitant d'un moment d'inattention de sa mère, il donna une claque polissonne à l'adolescente. La jeune fille retint un cri. Elle serra les lèvres et évita de regarder le malotru qui riait bruyamment, son forfait accompli.

Àiná douta sérieusement de la santé mentale de ses riches parents. Néanmoins, elle demeura immobile et attendit que sa tante daignât la présenter. Dame Fúnmi y consentit d'une voix ferme. Elle détailla sa nièce d'un regard acéré. Son verdict fut prompt.

— Àiná, tes manières ne me satisfont pas ! Tu es trop villageoise pour aller étudier en ville. Je te garderai donc à la maison, pour quelque temps. Tu te mettras au service de Rónkẹ et de Sissi. Tu les aideras à leur toilette et t'occuperas de leur linge. Tu garderas la chambre où tu as passé la nuit. Tu prendras tes repas à la cuisine avec le reste des employés.

Rónkẹ s'écria d'une voix dure et profonde :

— Je n'en veux pas !

Comme sa jumelle, elle était à l'image de sa mère. Outre son embonpoint, elle avait hérité de Dame Fúnmiláyọ un timbre sonore et un esprit avide qu'on n'aurait su décrire sans parti pris. Dame Fúnmi hochait la tête d'un air entendu. Elle ne se donna pas la peine de répondre et continua d'étaler la confiture sur sa tranche de pain. Àiná n'osait pas bouger. Elle avait faim. Une faim atroce qui semblait s'être amplifiée avec ses nombreuses incertitudes. Elle avait peur. Ce sentiment la rendait muette et sans volonté.

Sisi profita du silence qui suivit la réplique de sa sœur pour contredire cette dernière, d'une phrase laconique.

— Moi, je veux bien !



Dame Fúnmi congédia enfin sa nièce. La jeune fille retrouva la vaste cuisine. Elle fut accueillie par Clifford le cuisinier, Obi et Glory. Celle-ci, comme la veille, prit la jeune fille auprès d'elle. Elle rompit son pain, remplit un bol jaune d'un thé fort qu'elle sucra et donna à Àiná. Le cuisinier jaugea la nouvelle venue. Il ne mit pas long à évaluer sa position dans la maison. Le répit d'Àiná fut de courte durée.

Rónkẹ l'attendait dans sa chambre. Elle avait ouvert les placards. Àiná s'émerveilla à la vue de cette profusion d'étoffes aux couleurs vives et précieuses. Mais sa cousine n'avait pas l'intention de l'abandonner à sa naïve contemplation. Ses habits nécessitaient un repassage d'ensemble. Désorientée, Àiná regarda l'amoncellement de robes et de pagnes, de pantalons sans formes et de chemises non moins informes.

Glory lui indiqua la buanderie. La jeune fille n'avait jusqu'alors jamais utilisé un fer à repasser de cette facture. La femme de ménage lui montra, de manière fort succincte, comment procéder. L'entreprise était nouvelle et l'adolescente ne possédait pas la qualification adéquate. Elle brûla les chemises et roussit les robes. Soucieuse de faire comprendre à sa tante son inexpérience dans ses nouvelles fonctions, elle prit les habits abîmés et se rendit auprès de sa cousine.

Elle se perdit plusieurs fois dans les innombrables pièces avant d'être dirigée par Obi. Rónkẹ avait enfin un prétexte pour affirmer son autorité.

Elle bouscula sa cousine et la projeta sur le sol. Puis, elle poussa un hurlement qui terrifia sa victime n'ayant, de toute sa jeune vie, connu pareille situation. Ce qui, inévitablement, allait singulièrement amoindrir sa riposte. Déjà, les mains énormes l'empoignaient et lui administraient deux gifles sonores.

Dame Fúnmi n'était pas loin. Elle vint s'enquérir de l'origine de ces cris. Rónkẹ, essoufflée par son effort, était convaincante dans sa détresse.

Sa mère ne regarda pas davantage les vêtements brûlés. Elle y alla de ses pieds et de ses mains.

Àiná était trop choquée pour protester. Cette double punition l'atterra. Elle réalisait qu'elle était battue pour la première fois de sa vie. Kẹmi et Ìdówú n'avaient jamais usé de leur force pour éduquer leurs enfants. Certes, il y avait eu les claques de la mère, lancées dans les moments de colère. Toujours, elle avait su éviter le châtement en se plaçant hors de portée de celle-ci. Ici, on ne lui donna pas de choix. Meurtrie, Àiná regagna la blanchisserie. Son impuissance à rendre les coups lui arracha des gémissements déchirants tout au long de son chemin. Elle s'assit sur un banc. Le chagrin la submergea. Sisi pénétra dans la pièce.

Elle tenait un sac rempli de sous-vêtements. Elle déversa le contenu sous les pieds de l'adolescente et lui demanda d'en prendre soin. La fille de Kẹmi recula sous l'agression des relents d'urine et de saleté corporelle.

— Je frappe plus fort que Rónkẹ, lui dit sa cousine avant de s'en aller.

Àiná se releva. Elle remplit une bassine d'eau, y vida la moitié d'un paquet de lessive et trempa culottes et soutiens-gorges. L'eau se colora rapidement. La jeune fille passa l'après-midi à laver, à cirer les chaussures et à reprendre les vêtements. Elle avait un don réel pour les travaux de couture. Elle s'appliqua dans sa tâche, décidée et efficace. Àiná était alerte et studieuse. Elle ne paressa pas, ne s'arrêta pas pour manger. Glory vint la distraire sans succès. Elle quitta la laverie lorsque les habits furent tous sur les cordes tendues

derrière la maison. Elle alla aux cuisines. Sa nouvelle amie lui montra son assiette de riz recouvert d'une épaisse sauce à la tomate.

— Madame aime frapper. Ses filles aussi. Leur dernière bonne est partie avant-hier. Elles en ont déjà renvoyé une dizaine depuis que je suis là.

L'adolescente comprit pourquoi sa tante l'avait amenée à Lagos. La grosse femme voulait simplement une nièce docile à bon compte.

Son apprentissage fut pénible et ponctué de corrections sévères. Une semaine après son arrivée, au cours d'une de ces séances de sévices, Rónkẹ lui tordit le doigt. Sa tante lui cassa un flacon de parfum sur la tête. Le coup l'étourdit. Elle s'en tira avec une plaie ouverte qui nécessita plusieurs points de sutures et une tête entièrement rasée.

Àiná apprit à repasser mieux, ainsi qu'à passer l'aspirateur. Elle fut initiée au nettoyage et au lavage. Son temps de repos était court. Elle se levait dès 5 heures du matin et travaillait au-delà de 10 heures du soir. Àiná ne se plaignait jamais. Son souci principal était d'éviter les coups de Rónkẹ et de sa mère. Sisi était pourtant la plus vicieuse. Elle frappait rarement mais quand elle s'y décidait, elle n'utilisait pas ses poings. Armée d'un gourdin, Sisi la surprenait et lui assénait l'arme entre les omoplates. Elle lui expliquait ensuite le motif de cet usage de la force.

Quant à Abíọdún, il lui accordait autant d'attention qu'aux autres employés. Seul Olorunfẹmi, quand il la croisait, s'enquerrait de sa santé et lui prodiguait des conseils et des avis sensés. L'adolescent avait compris qu'Àiná tenait auprès de ses sœurs le rôle de bonne à tout faire. Il avait eu avec sa mère une discussion ayant vite dégénéré en dispute. Le gar-

çon avait reculé tout en se promettant d'en toucher deux mots à son père dès son retour.

Àiná eut un mois de répit. Ses cousines et leur mère avaient quitté la ville pour passer les vacances à Londres. Olorunfemi était retourné aux États-Unis où il vivait depuis deux ans à la suite d'une effroyable découverte faite par son père. Il avait fallu l'intervention du Conseil des Sages de son royaume et les prédictions d'*Ifá* pour que *Chief Àjàní* renonce à sa vengeance. Olorunfemi s'interrogeait toujours sur ce profond fossé qui le séparait de sa mère, de son frère et de ses sœurs. Il réalisait en outre que la brèche s'élargissait au fil des ans. Il avait pourtant fourni des efforts certains pour se concilier les faveurs de Dame Fúnmi. Il avait tâché de comprendre ses plus proches parents. Hélas ! Il peinait toujours autant à accepter leur mesquinerie, leur propension à la violence sous toutes ses formes.

C'était pour son père et surtout pour sa grand-mère paternelle qu'il venait au pays. Il y avait désormais Àiná. Sa jeune cousine venue du village, livrée à sa mère et à ses sœurs. Pour elle, Olorunfemi était prêt à braver l'autorité maternelle. Il était jeune encore mais avait terriblement envie de disposer de moyens efficaces pour éradiquer toute cette engeance de dictateurs qui prenaient plaisir à opprimer les plus démunis.



Glory parfit l'installation d'Àiná selon leurs moyens. Elle l'emmena visiter la ville. Elles parcoururent les rues d'Anthony Village et visitèrent les marchés. La jeune fille s'attarda devant les étalages de tissus, le cœur triste. Elle ne

put dénicher une pièce d'étoffe à rapporter. Elle était aussi démunie qu'à son arrivée. Son travail lui assurait tout juste le gîte et le couvert. Ses robes s'étaient usées jusqu'à la trame. Ses pagnes, maintes fois reprisés, tombaient en lambeaux. Glory lui avait cédé quelques effets dont des sous-vêtements trop grands pour son corps menu. Deux jours avant le retour de la famille Àriyò, Glory invita Àiná chez une de ses compatriotes. *Anty* Etim tenait la plus grande gargote de leur quartier.

Elle proposa à la paysanne d'Ipe Akoko une place mieux rémunérée quand Glory eut fini de lui exposer sa situation. Plus tard, la jeune fille allait prendre l'habitude de se réfugier chez *Anty* Etim au plus fort de ses moments de désespoir.

## CHAPITRE II

### *Des rêves et des ambitions dans un horizon sombre.*

Avec la rentrée scolaire, Àiná travailla sans relâche. Elle avait passé son mois de répit à apprendre l'anglais avec le cuisinier d'origine ghanéenne. Clifford avait décrété que le *broken english* nigérian, qui en réalité est aussi original que celui des Ghanéens, ne convenait pas à l'adolescente. Il avait consacré trois après-midi par semaine à la jeune fille. La position d'Àiná dans la maison de sa tante lui avait concilié les faveurs de l'ensemble des employés. Elle vivait de leur compassion. Elle récupérait les objets usagés des uns et des autres, quelques nairas.

Rónke, Sisi et Abíòdún reprirent le chemin de l'école au mois de septembre. Depuis son arrivée à Lagos, Àiná n'avait pas eu l'occasion de voir son oncle. Leur rencontre eut lieu un vendredi matin, alors que la jeune fille apprêtait le petit-déjeuner de sa tante dans sa salle à manger privée. *Chief Àjàní Àriyò* pénétra dans la pièce. Il tenait son journal d'une main et une tasse de café de l'autre. L'homme s'immobilisa à la vue de la jeune fille. En croisant son regard, elle éprouva une vague sensation d'oppression.

Glory et les autres employées lui avaient maintes fois vanté la beauté de leur patron tout en se demandant comment un tel homme avait pu épouser une femme comme Fúnmiláyo. En se noyant dans ces pupilles d'un noir lumineux, Àiná

comprenait la justesse des éloges portés au crédit du maître des lieux. *Ọlọrunfẹmi* ressemblait à son père, songea-t-elle. Elle n'eut pas le temps de saluer son oncle que déjà, il comblait l'écart qui les séparait et lui disait :

— Bonjour. Tu dois être *Àiná*. Que fais-tu à la maison à cette heure ? Ne devrais-tu pas être à ton école ?

La jeune fille se sentit perdue. Un grand frisson la parcourut tandis qu'il l'observait d'un air attentif. Un sourire de bienvenue embellissait davantage ses traits qu'il avait réguliers et racés. Sa mère, avait-elle appris, était une mulâtresse, reine-mère du royaume d'*Ọyó*. *Àjàní Àriyò* contemplait la fille de *Kẹmi* et maîtrisait avec grand peine le curieux sentiment qui prenait naissance au plus profond de son âme. Elle était déjà belle à seize ans. Il en avait trente. Et ce n'était encore qu'une enfant. En outre, il n'avait jamais été attiré par les jeunes filles. Ses préférences le portaient vers les femmes d'expérience, sophistiquées, discrètes et issues de son milieu.

L'arrivée de Dame *Fúnmiláyo* dispensa *Àiná* de répondre. Elle salua sa tante, murmura une vague excuse à son oncle et quitta la pièce rapidement. *Glory* était dans la buanderie.

— Tu as vu notre *Ọmọ'ba* ? lui demanda la femme de ménage.

Elle acquiesça.

— Alors ? Tu vois bien qu'on a raison ! Cette mauvaise femme l'a certainement ensorcelé !

— *Glory* ! Ne dis pas des choses pareilles ! protesta *Àiná* d'une voix rauque.

— De toutes les façons, il ne l'aime pas. Nous tous on le sait. Il a plein de maîtresses et de très belles femmes d'ailleurs...

— Ah ! *Glory* ! Laisse-moi travailler...

La jeune femme éclata de rire et s'en alla non sans avoir lancé une plaisanterie de son cru à Àiná. L'image d'Àjàní Àriyò occupait toute la vision interne de la jeune fille. Il était avec Olorunfèmi, un être à part dans sa terrifiante famille.

Rónkẹ, lassée de frapper et de soumettre, inventa une nouvelle forme d'humiliation. Elle prit le pli de convoquer sa cousine quand elle recevait ses nombreuses amies. De cette formidable voix de contralto, qui terrifiait les garçons de son âge, elle ordonnait à celle-ci d'exécuter un service dont les règles changeaient à chaque réception ; ce qui, inévitablement, augmentait l'indécision et la maladresse de la jeune fille. L'effroyable adolescente avait alors le motif rêvé pour l'agonir d'injures, pour la traiter de lourdaude et d'étourdie. Puis, elle éclatait de rire en appelant l'attention de ses amies, guère plus compatissantes, sur Àiná, ployée, avilie, abêtie et ramassant les morceaux d'un verre cassé exprès par l'infamale Rónkẹ.

C'était sur la fille de *Chief* Ìdòwú que ces jumelles allaient désormais exprimer leurs humeurs, leurs premières déceptions sentimentales et leurs frustrations d'enfants trop riches. La jeune fille supportait cet état de choses et espérait que sa situation s'améliorerait un jour.

Elle était naturellement optimiste.

Quand elle avait longtemps pleuré de douleur et de détresse, il lui suffisait d'aller chez *Anty* Etim. Et dans la salle exhalant en permanence des odeurs de cuisine traditionnelle, elle demandait au mari désœuvré de sa grande amie de lui enclencher une cassette. Elle improvisait alors une danse lascive entraînant son corps aux multiples blessures dans un tourbillon de mouvements exécutés avec un art achevé.

Àiná avait le rythme dans la mémoire depuis sa créa-



tion. Elle ne dansait pas. Elle était les sentiments de chaque chanson. Elle savait porter son corps à la jubilation selon les accords musicaux. Elle pouvait le plier, le tordre pour qu'il fût une douleur quand les notes étaient mélancoliques. Les clients d'Etim l'attendaient pour la voir danser. Ils l'admiraient, sincères dans leurs compliments. Àiná était la danse yorùbá. Elle gagna ses premiers nairas à cet exercice. Une fois par semaine, le samedi après-midi, quand ses cousines étaient sorties, elle allait danser chez *Anty* Etim.

Glory était à la fois son chaperon, décourageant les consommateurs trop entreprenants, et son agent. Elle collectait l'argent. Elle le rapportait à *Anty* Etim qui, magnanime, ne prélevait qu'une somme symbolique avant de remettre le reste à Glory. Àiná confia son nouveau trésor à son amie. Elles gardèrent le secret longtemps et acquirent une petite fortune à ce jeu.

La jeune fille pouvait donc supporter l'inqualifiable comportement de Rónkẹ et de Sisi. Elle avait désormais un exutoire à ses peines et une source insoupçonnée de revenus. Mais la coquetterie allait la perdre et perdre Glory. Elle rêvait tant de vêtements neufs que sa tante ne voulait pas lui offrir. Glory avait compté les billets. Àiná n'avait jamais possédé une somme pareille. Elle avait gagné en dansant, dix mille nairas !

Elle confia à Glory ses souhaits. Un dimanche après-midi, elles se rendirent à Yaba, le plus grand marché de tissus de Lagos. Ce jour était aussi celui de sortie de Dame Fúnmi et de ses enfants, invités chez des amis. Elles s'en allèrent après la tante et ses filles et passèrent quatre heures au marché. Àiná s'offrit un matériel de couture. Elle n'oublia pas sa mère, ses sœurs, ses frères et prit pour la première quelques mètres de

pagnes brodés d'un orange soutenu. Kémi affectionnait ce ton vif. Elle choisit pour les secondes des sous-vêtements vendus par douzaine et des sandales. Pour ses frères, elle préféra des tee-shirts aux inscriptions vives. Le père de famille ne fut point oublié dans ces achats. Il reçut lui aussi un morceau de pagne bleu. Àiná rangea ses acquisitions en attendant de trouver une occasion pour les expédier à Ipe Akoko.

Elle s'attela aussitôt à la confection d'une nouvelle garde-robe. Glory fut impressionnée par son habilité à couper et à assembler ses camisoles. Mais Àiná, dans sa candeur, ne pouvait évaluer le côté équivoque de sa quête d'élégance. Elle fut donc loin d'imaginer que Dame Fúnmi trouverait ses nouveaux vêtements déplacés et indécents.

Quand un matin, elle se présenta devant sa tante, jolie dans la belle étoffe choisie en accord avec son teint, l'accueil fut des plus sévères. On la somma d'expliquer l'origine de sa toilette. La grosse femme mesquine connaissait le dénuement de sa nièce. Elle avait donc une idée bien précise sur la manière utilisée par la jeune fille pour s'embellir.

Ce matin-là, Àiná entendit le mot qui allait la marquer et la traumatiser. Il lui vint de sa tante qui la traita de traînée. Rónkẹ apparut au moment où sa mère, dans un accès de colère, déchirait le pagne de sa cousine. D'une voix essoufflée et déformée par la rage, dame Fúnmi en était à maudire son corps. Anéantie et épouvantée, Àiná reculait sous l'attaque.

Sa voix pathétique, dominée par celle de sa tante ne savait plus que murmurer cette négation inaudible. Rónkẹ jugea bon de la frapper par derrière et exigea qu'elle leur dît le nom de son amant.

— J'ai dansé ! cria la malheureuse.

— menteuse ! Tu as dansé où ? rugit l'affreuse tortionnaire.

Défaite, Àiná avoua tout d'une seule traite. Glory fut renvoyée. La fille de Kémi eut droit à une correction qui dura des heures. Dame Fúnmi n'avait pas été convaincue par ses talents de danseuse. Pour chaque mauvaise action qu'elle lui attribuait, elle frappait sauvagement. *Chief* Àjàní revenu plus tôt de ses bureaux, la sauva certainement de la mort. Il écouta les explications décousues du bourreau et releva la victime. Il appela une servante et lui confia la jeune fille.

Glory était en larmes dans la chambre. La jeune igbo empaquetait ses affaires. Le cœur d'Àiná était certainement le plus éploré. Elle perdait sa seule amie, son soutien, son réconfort par sa faute. Elle avait seulement voulu être présentable. Elle avait seulement dansé comme une authentique yorùbá. Les hommes l'avaient récompensée pour sa souplesse. Mais sa tante ne l'estimait pas assez intelligente pour préserver son corps des élans charnels.

— Je te demande pardon.

Glory lui tendit les bras. Àiná s'y réfugia et pleura longtemps mêlant ses larmes à celles de la jeune femme. Obi les gronda et les sépara.

*Anty* Etim était devant sa porte lorsque Glory apparut avec son bagage. Elle se contenta de hocher la tête et d'accueillir sa compatriote quand celle-ci eut fini de lui conter sa mésaventure. Etim n'avait pas d'enfants. En revanche, elle vivait entourée de jeunes filles errantes et souvent sans famille dans Lagos tentaculaire. Elle les hébergeait contre leur main-d'œuvre gratuite. Elle ne tenait pas qu'une gargote. Derrière celle-ci, trois chambres étaient occupées par ses protégées. Ses clients, essentiellement des hommes, avaient aussi l'opportunité d'y passer quelques moments de détente en compagnie de l'une des serveuses. *Anty* Etim ne contraignait

aucune d'elles à la prostitution. Elles s'y livraient librement afin de gagner un peu d'argent pour leurs besoins courants.

Etim revoyait Àiná se déhancher innocemment pour le plaisir de ses clients. Il y avait peu de gens au courant de son passé. Pour avoir longtemps pratiqué le métier de belle de nuit, elle savait reconnaître l'âme pure que rien ne pouvait souiller. Àiná appartenait à cette catégorie de femmes qui attirerait toujours les hommes sans se compromettre. Àiná était la fille qu'elle n'avait pas eue. Elle souffrait d'être privée de sa présence. Elle souffrait de savoir cette fleur fragile à peine éclos, livrée aux mains de brutes de Fúnmiláyọ. La dame était connue dans le quartier. Ses nombreux méfaits, ainsi que ceux de ses trois enfants avaient cessé d'être un secret tant les employés renvoyés sous des prétextes fallacieux mettaient du cœur à dénoncer leurs forfaits. Inutile de préciser que Dame Fúnmi, ses filles et son fils aîné étaient détestés par tous ceux qui connaissaient leurs manies de despotes.

*Anty* Etim se leva péniblement. L'âge pesait sur ses épaules ce soir-là.



Dans les appartements de Fúnmiláyọ, Àjàní Àriyọ sermonnait la mère de son fils pour sa conduite.

— Comment oses-tu frapper ta propre nièce comme s'il s'agissait d'une esclave ? Non seulement tu ne l'as pas scolarisée mais en plus tu es en train de l'user à des tâches ménagères indignes de sa condition. Oublies-tu qui sont les parents d'Àiná ? Comment peux-tu réduire la fille d'une princesse de sang et d'un descendant d'une lignée royale à de

telles besognes ?

La grosse Fúnmi, comprimée dans son grand fauteuil subissait le sermon, tête inclinée et le visage inondé de larmes. Elle n'avait jamais pu l'affronter. Il était tout pour elle et sans sa protection, son nom et sa fortune, elle ne valait guère mieux que sa sœur Kémi. Fúnmiláyo n'était pas instruite. Sa scolarité interrompue alors qu'elle atteignait péniblement le niveau de Troisième lui permettait de lire et de rédiger des messages simples. Elle avait l'intelligence moyenne et le peu d'harmonie conservé par ses traits finissait de s'é mousser dans la vie oisive qu'elle menait et sa propension à consommer des aliments riches en calories.

— Fúnmiláyo ! grondait l'homme debout devant le fauteuil.

Elle leva la tête et lui offrit un visage boursoufflé, brillant de larmes.

— Je vais l'envoyer à l'école... hoqueta-t-elle d'une toute petite voix.

— Je m'en occupe personnellement. Et si jamais je te surprends à la frapper toi ou tes filles, je vous fais subir ce même traitement. Ne profite pas de mon absence pour la punir. Dès mon retour, je la scolarise. Je sors. Ne m'attends pas.

Sur ces paroles, *Chief Àjàní* s'en alla sans un regard en arrière.

Mais deux jours plus tard, alors qu'elle se remettait de ses blessures, Àiná perdit ses illusions. Fúnmiláyo profitant de l'absence du maître des lieux investit la chambre de sa nièce. Elle lui ordonna de lui remettre ses achats. La jeune fille s'exécuta. Sa tante saisit le grand sac en plastique contenant les trésors durement accumulés. Et sourde à ses

supplications, la grosse dame projeta la charge hors de la chambre. Àiná éprouva soudain l'envie de se coucher sur le sol et d'y demeurer jusqu'à la fin de sa vie. Elle avait de la peine à comprendre les intentions de sa tante. Celle-ci la dominait, solidement campée sur ses jambes, les mains posées sur ses hanches, le regard rempli d'éclairs de haine et la bouche ouverte pour cracher des paroles amères.

— Qui es-tu, petite traînée pour t'arroger le droit de faire la charité ? Tu es pauvre, bête et légère ! Tu veux faire plaisir aux gens. Alors regarde comment je vais faire plaisir avec ces hardes que tu as achetées !

Aussitôt, Fúnmi appela l'un des gardiens. Elle lui intima l'ordre de ramasser les achats d'Àiná et de les partager avec ses collègues. Dès que le jeune homme lui eut obéi, elle pivota vers sa nièce et abattit son poing trois fois sur le dos voûté de la malheureuse. L'adolescente émit une plainte sourde. La douleur était si vive qu'elle s'effondra sur le sol, étourdie. Son cœur battait vite. Sa tante s'en était retournée dans ses appartements. Ce fut une main douce posée sur son épaule qui la ramena à la réalité. Elle releva la tête. Le gardien se tenait à ses côtés. Il lui tendit le sac. Àiná le prit. Son regard rempli de larmes exprimait plus que des mots sa reconnaissance. Elle le remercia d'une voix étouffée.

— Il faut ne pas pleurer comme ça. Ce n'est rien. Il faut supporter. Nous n'avons rien pris mais il ne faut pas le dire.

Elle acquiesça. Le jeune homme hocha la tête. Il lui pressa gentiment l'épaule et quitta la pièce.

Les jours suivants furent d'une tension éprouvante. Dame Fúnmi se lassa de frapper. On lui fabriqua une cravache pour préserver ses mains. La misère rendait toute protestation inutile. Les employés n'osaient pas montrer

leurs sentiments. On avait rarement vu une fille persécutée avec autant d'acharnement qu'Àiná. Clifford la consolait du mieux qu'il pouvait. L'autre servante nommée Pauline n'avait pas la disposition affective de Glory, mais elle n'était pas indifférente à ses malheurs.

Bonne chrétienne convaincue de sa croyance et de sa bonté, Dame Fúnmi s'attela à faire expier à Àiná des fautes qui, à vrai dire, n'existaient que dans son esprit déformé. C'est ainsi qu'elle contraignit sa nièce à n'absorber que de l'eau durant trois jours. Cette pénitence ne dispensa pas pour autant la fille de Kémi de ses nombreuses corvées. Pauline la ranima plusieurs fois lorsque sous l'effet de la chaleur de la buanderie, Àiná s'effondra sur la montagne de linge.

Rónkẹ et Sisi changeaient de tenue, plusieurs fois au cours d'une journée.

La saison des mondanités ayant débuté avec l'approche des fêtes de fin d'année, Dame Fúnmi pensa moins à tourmenter sa nièce. Àiná profita de ces moments de répit pour s'endurcir. Elle jura de ne plus verser une seule larme sous les coups de sa tante et de ses cousines. Elle se promit de garder son pagne et sa camisole jusqu'à l'usure du tissu. Elle entraîna son corps à consommer la dose d'aliments indispensable à ses efforts.

Le mois de décembre, fébrile et redoutable, s'installa sur la ville. Àiná compta les jours passés chez les Àriyò. Elle eut l'impression que des années la séparaient de sa famille.

Abíòdún qui l'avait longtemps ignorée, découvrit soudain ses nombreux talents de bonne au service de tous. Désormais il lui confiait ses chaussures et déposait des chemises où manquait la moitié des boutons sur la pile de linge. Àiná se soumit à ces tâches supplémentaires sans une protestation.

*Chief* Àjàní Àrìyò n'avait hélas pas mis à exécution sa décision de la scolariser. Un contrat important le tenait éloigné de Lagos plus de la moitié du temps. Pris dans ses occupations professionnelles, il avait soutiré à sa femme la promesse qu'elle s'occuperait de cette inscription. Fúnmiláyo lui avait assuré que c'était chose faite et s'était arrangée pour qu'Àíná fût inaccessible quand le maître des lieux était à la maison.

Un après-midi du mois de juillet, la jeune fille pénétra dans le salon des fils Àrìyò. Elle déposa la paire de chaussures sur la moquette. Àíná ne pouvait se guérir de sa curiosité. Elle s'attarda à admirer l'agencement des meubles, la souplesse de la moquette – ici bordeaux –, les affiches géantes montrant des personnages qui lui étaient inconnus. Àíná s'arracha à sa contemplation. Des voix lui parvenaient du couloir. Elle sortit de la pièce mais ne put éviter Abíòdún. Il était accompagné d'un jeune garçon dont la beauté et la calme assurance l'impressionnèrent. Qui était-il ? Tout en se posant la question, Àíná s'aplatit contre le mur pour leur céder le passage.

— Apporte-nous à boire, lui lança son cousin.

Àíná se précipita aux cuisines. Elle revint avec le plateau chargé. Elle connaissait les goûts de son parent. L'ami d'Abíòdún se tenait devant la fenêtre. Àíná faisait le service avec méthode. Elle procédait doucement, soucieuse de ne pas commettre un impair afin d'éviter d'être humiliée devant l'étrange garçon bien moins âgé qu'elle et Abíòdún. Pourquoi ce dernier était-il l'ami d'une si jeune personne ? Ce n'est que des années plus tard qu'elle allait comprendre l'origine d'une telle amitié.

— Donne son verre à mon ami.



Mais une voix grave et douce s'éleva derrière son dos.

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle. Je vais le prendre.

Àiná leva les yeux pour croiser un regard de « chat » qui la déconcerta. Il était pourtant yorùbá. Ses iris couleur d'ambre sombre donnaient l'impression d'absorber toute la lumière de la pièce. Elle fut impressionnée par son calme, la maturité dont il faisait preuve et par sa façon singulière de s'exprimer. *Ọmọ'ba*<sup>1</sup> Akínjídé devait la couleur de ses yeux à sa mère, la reine Amirwa Menon, troisième du *Laamiido* Lerlima Ahmed Buhari de la Cité-État de Shira.

— Va maintenant !

Àiná se détourna du garçon. Elle l'entendit demander à Abíodún la raison de son impolitesse. Son cousin grommela une réponse inintelligible.



La fille de Kémi passa les fêtes dans sa chambre. Le lendemain de Noël, elle déballa les cadeaux offerts à ses cousines par leur mère. Il n'y eut même pas un paquet de biscuits pour lui rappeler que cette commémoration s'adressait à l'enfant qu'elle n'avait pas cessé d'être. Cependant, elle ne trouva pas de raison d'en vouloir à sa tante. À Ipe Akoko, elle avait passé des fêtes semblables sans rien recevoir d'Ìdòwú et de Kémi puisque ceux-ci n'accordaient aucune importance aux célébrations chrétiennes.

Mais elle se rappelait leurs réjouissances simples. L'odeur alléchante des poulets, des chèvres festin des festins, sacrifiés

---

1. Le prince en yorùbá.

pour l'occasion.

Elle avait les narines remplies d'effluves de naphthaline quand leurs pagnes somptueux étaient déballés. Ils n'allaient pas à la messe de minuit, mais accomplissaient les offrandes pour les Òrìṣà. Ils célébraient la vie et le lendemain, le chef permettait à tous les enfants de la concession de sillonner les rues d'Ipe Akoko afin de souhaiter aux habitants de bonnes fêtes de fin d'année.

Ainsi, Àiná et sa sœur Yẹmí étaient invitées dans les maisons et gavées de mets variés et délicieux. Elles terminaient leur tournée par la place du village où les plus grands organisaient des danses. Ce fut ainsi qu'Àiná exploita son don. Elle occupa durant des années la place de petite reine des fêtes.

— Àiná danse ! Danse Àiná ! Danse-nous la danse des Ancêtres !

Comme ces encouragements lui manquaient ! Àiná pouvait danser jusqu'à l'épuisement. Elle tombait alors dans les bras de Kẹmí qui poussait un grand cri de joie en affirmant que sa fille était la danse yorùbá.

— Tu as raison Kẹmí. Àiná sait danser. Ce n'est pas comme ces jeunes. Ils ont l'air d'avoir un bâton à la place des fesses. Regarde-moi celui-ci ! Même un margouillat danserait mieux avec sa tête !

Les spectateurs éclataient de rire pour les commentaires d'Ìyá Adélémoni, une vieille femme.

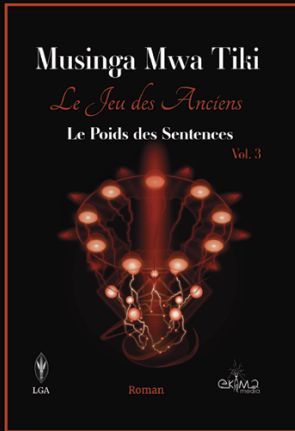
Àiná évoquait sa vie avec mélancolie. Une semaine après Noël, elle fut de nouveau, seule sur son matelas. Dans la grande maison, Dame Fúnmiláyo, ses trois enfants et leurs invités s'amusaient sans mesure. Elle entra en solitaire dans sa dix-septième année. Elle fut réveillée vers deux heures du matin par un gardien. Il lui remit un paquet.

Glory et *Anty* Etim ne se résolvait pas à l’oublier. Àiná regarda la parure d’un bleu turquoise. Elle avait été cousue avec un doigté qu’elle ne manqua pas d’apprécier.

Elle rangea les pagnes sous son matelas bien à l’abri dans leur emballage de plastique. Ses amies y avaient ajouté des friandises.

Elle les mangea à l’aube.

La musique jouait encore dans l’immense salle de réception de la résidence.



Dans ce troisième volume, *Le Jeu des Anciens* nous surprend davantage par les secrets et les versions dévoilées.

À la suite des découvertes effectuées dans les deux premiers ouvrages, Oláyínká Angel McNeil, alors unie au roi Akínjídé Adéníjì, est une nouvelle fois au cœur de tous les enjeux. Ces deux premières versions de *Le Jeu des Anciens* sont invalidées par les parents biologiques de l'héroïne, Àiná Ayotúndé et Àjàní Àriyọ-Ológun.

Désormais, dans ce troisième roman, c'est à travers leurs regards que le lecteur découvre au fil de sa lecture que les événements relatés dans les précédents volumes sont totalement remis en question. Àiná et Àjàní sont confrontés à des complots plus surréalistes les uns que les autres et qui tentent désespérément d'empêcher la conception d'Oláyínká.

Dans *Le Poids des Sentences*, le destin est particulièrement cruel pour les protagonistes courageux et admirables. Le lecteur est alors en droit de se demander si le jeu auquel se livrent les Anciens connaîtra une fin heureuse dans ce troisième volume.



La romancière **Musinga Mwa Tiki** ancre dans notre espace-temps des récits livrés par ceux qu'elle appelle les *Anciens*.

L'auteur se sert de sa formation d'historienne et de bien d'autres pour structurer la trame de ses ouvrages.

Ces histoires d'*Ici* et d'*Ailleurs* ont pour principal objectif de transmettre des aspirations nobles à des générations qui entament un cycle nouveau dans l'Histoire des Hommes.